



LA CHINE ACTUELLE ET LE MARCHÉ

L'émergence des PME familiales dans la dynamique de développement économique*

PAR LI YOUMEI

Université de Shanghai - Centre de sociologie des organisations - CSO

ET FRANCIS PAVÉ

Ecole Polytechnique - CSO (1)

Pour le sens commun, l'essor économique de la Chine actuelle est lié avant tout aux contrats avec les grandes entreprises capitalistes et aux transferts de technologie.

Les auteurs, au contraire, se sont intéressés de très près au développement local prodigieux des petites et moyennes entreprises familiales ou villageoises dans deux régions du Sud-Est.

Comment ce développement a-t-il été possible ?

À quels débats politiques a-t-il donné lieu ?

Sur quels fondements sociaux ces entreprises se sont-elles appuyées en l'absence de toute régulation juridique des « transactions privées » ?

Pour répondre à ces questions, les auteurs s'appuient sur une enquête de terrain approfondie que l'un d'eux a effectuée récemment.

(*) Cet article, dans sa forme intégrale, est paru dans *Sociologie du travail* 1-1995. Il est repris avec l'aimable autorisation des Éditions Dunod.

(1) Nous tenons à remercier pour leurs critiques et leurs suggestions O. Benoît-Guilbot, Y. Diltoer, J.-L. Dornenach, P. Grémion, A. Henry, J.-L. Martin et D. Matton qui nous ont aidés dans la rédaction de cet article dont toutefois nous revendiquons pour nous seuls l'entière responsabilité.

LES QUATRE MODÈLES CHINOIS

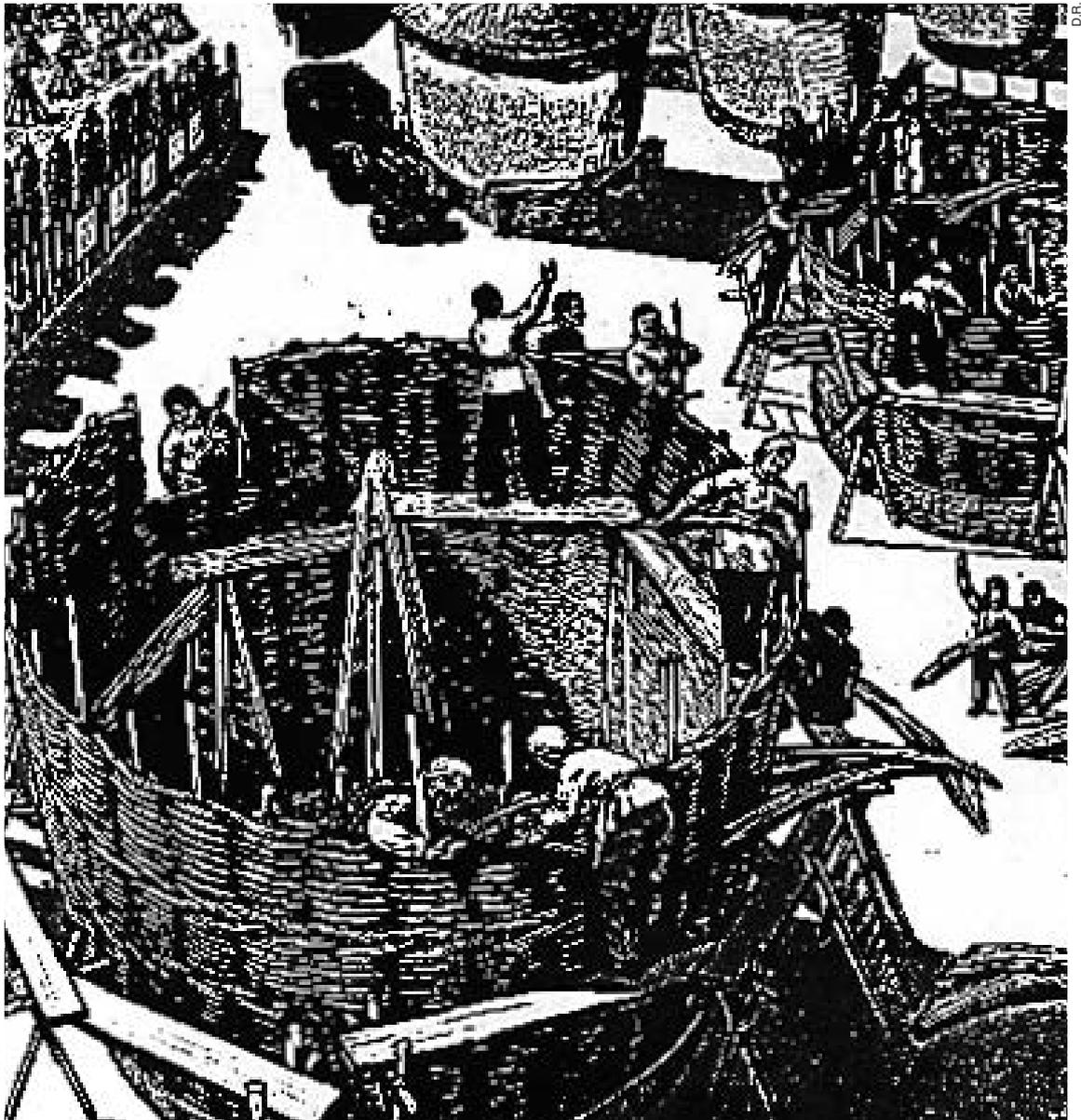
Depuis l'arrivée au pouvoir de Mao Zedong, la Chine a développé quatre modèles d'organisation économique. Dans le cadre du modèle collectiviste officiel, deux modèles déviants ont émergé avant que les autorités elles-mêmes n'adoptent un modèle de coopération avec les pays étrangers capitalistes. Ces modèles s'articulent chronologiquement et permettent de comprendre la dynamique d'ouverture actuelle. Les modèles déviants, apparus dans des provinces distinctes, à des moments différents, se sont ensuite diffusés dans toute la Chine et constituent les moments essentiels de la situation actuelle.

L'économie planifiée

Le premier modèle à se mettre en place, dès 1949, est celui de l'économie planifiée classique. Il symbolise le socialisme chinois : centralisation étatique et propriété publique des moyens de production. Les Chinois sont alors contraints d'abandonner toutes leurs activités liées au marché et au profit pour adhérer à une organisation collectiviste de la production (centrée sur l'agriculture) et de la distribution (coopératives dans les communes rurales et magasins d'État dans les villes). Même s'il survit alors, de façon illégitime, sous forme de troc, le commerce privé est interdit, considéré comme une régression capitaliste haute-

La construction de réserves en cas de mauvaises récoltes ou de guerres était jadis une des tâches essentielles de la collectivité.

« Construction de greniers dans un village ». Gravure sur bois de Zhu Jingren.



D.R.



ment méprisable. Cette période connaît de très graves problèmes d'approvisionnement. Inspiré de l'Union Soviétique, le modèle industriel est alors axé sur l'industrie lourde, concentrée dans les villes ; son développement et sa gestion sont dirigés par l'administration, en vertu de principes et d'orientations politiques. L'achat des matières premières et la vente de la production ne laissent place à aucun aléa puisqu'ils sont totalement planifiés et fixés. Enfin, ce modèle permet d'appliquer un système égalitaire de salaires, mais l'absence de motivation individuelle le rendra moins efficace que prévu. L'apparition d'autres modèles et l'ouverture de la Chine sur le monde extérieur imposent alors une réforme difficile qui entraîne l'évaluation et la révision des politiques précédentes et donc, une remise en cause au plus haut niveau du pays.

Dans le Sunan : le modèle des usines rurales

Deux formes organisationnelles innovantes vont apparaître dans le Sunan et la région de Wenzhou. Ces deux régions côtières sont situées dans le sud de la Chine, près de Shanghai et face à Taiwan. Ces contrées sont connues depuis des siècles pour être riches : la nourriture y est assurée par le travail de la terre (le poisson et le riz y abondent) et les dépenses quotidiennes sont couvertes par des activités subsidiaires (par exemple l'élevage des vers à soie et des volailles, mais aussi la pêche et le petit artisanat d'art). Depuis toujours, Sunan est connu comme « *le pays où les hommes cultivent, les femmes filent et tissent* », Wenzhou est réputé pour être « *le pays des artisans et des commerçants* ».

C'est au début des années 1970 que le modèle des « usines rurales » émerge au Sunan. Avant la réforme du système économique de 1982, les paysans chinois étaient rémunérés par leur brigade de production qui disposait des richesses produites et avait la possibilité d'accumuler les fonds nécessaires aux investissements futurs. Une commune comprenait, en général, une dizaine de brigades de production qui devaient chaque année contribuer à ses ressources. Lorsque les communes vont devoir faire face à la désorganisation économique engendrée par la « *Grande Révolution culturelle* », ces fonds collectifs vont servir à la création d'« *ateliers de production collectifs* ».

La fermeture temporaire de certaines usines publiques va, en effet, amener de vieux ouvriers de Shanghai à retourner auprès de leur famille restée à la campagne. Ces ouvriers ont des compétences et des savoir-faire techniques et ils sont disponibles. Par ailleurs, les villages vont voir arriver quelques intellectuels envoyés aux champs pour être rééduqués par les paysans. Les dirigeants

des coopératives agricoles, membres des partis communistes locaux, vont profiter de ces hommes, inattendus mais providentiels, pour chercher à développer la production des biens indispensables à la survie des villageois. Ils vont commencer par créer des ateliers de production communaux au sein de leurs villages, innovations portées et soutenues par les autorités politiques locales.

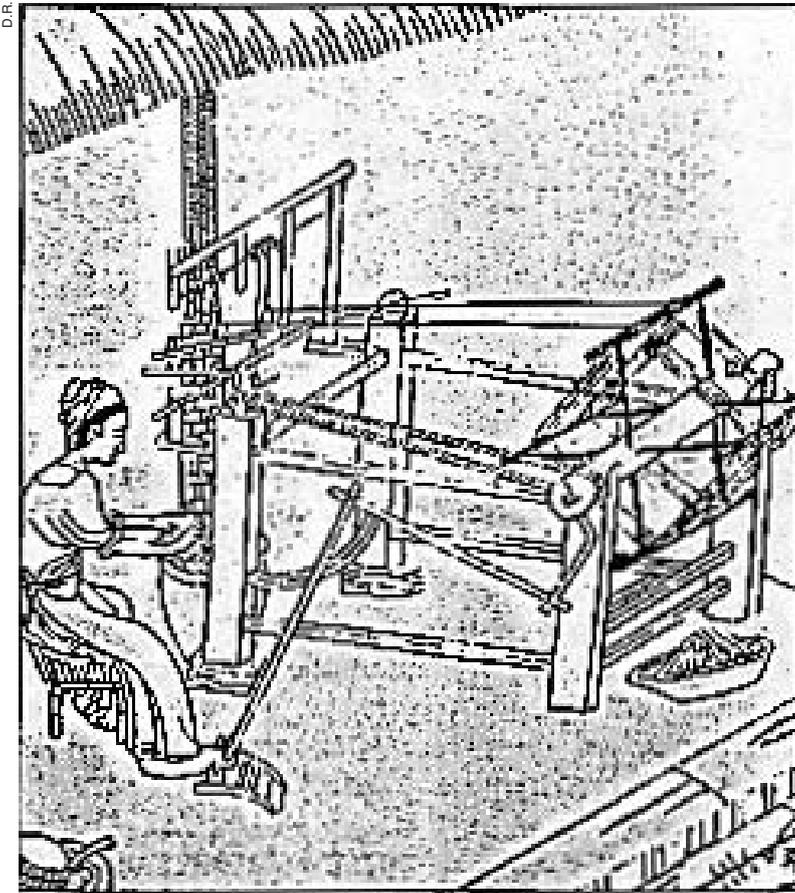
Au début, le PC central (2) n'en sera pas informé : il s'agit là, en effet, d'une remise en cause implicite de la politique de concentration industrielle urbaine définie dès 1949, interdisant aux ruraux d'exercer leurs activités artisanales traditionnelles. Officiellement, il n'est question que de fabriquer des produits liés à l'exploitation agricole, des outils, par exemple. Mais, en vérité, reprenant une tradition paysanne très ancienne de production textile, on réinstalle des métiers à tisser. Dans un premier temps, on fait comme autrefois, puis, très rapidement, on passe à une fabrication de type industriel, grâce à l'installation de machines, à l'acquisition de nouveaux savoir-faire et en important, en catimini depuis les usines publiques de Shanghai, des techniques modernes de production industrielle. S'agissant d'activités de production collective, ni les autorités de tutelle, ni le gouvernement central ne pourront s'y opposer et ils devront autoriser la distribution de ces produits, non prévus par la planification nationale.

L'investissement financier est supporté par les paysans mais, en fait, les usines dépendent de la brigade de production et de la commune dont les directions contrôlent les principales décisions : règles d'embauche et de rémunération, nomination des cadres, évolution de la gamme de produits, répartition du profit, etc. Peu à peu, les paysans employés par ces nouvelles « *usines rurales à propriété collective* », mieux rétribués, vont se détourner du travail agricole.

Ce modèle de gestion administrative propre aux usines rurales sera qualifié de « *petit modèle public* » (3). Comme il permet de créer avec succès des richesses que les communes peuvent redistribuer, il va rapidement être imité par d'autres collectivités territoriales (districts et régions) dans toute la Chine et va finir par remettre en cause de facto l'ancien modèle économique et le système centralisé de planification nationale.

(2) J.-L. Martin montre bien l'écart important entre le discours officiel (« décentralisation = tendance erronée à l'indiscipline et à l'inorganisation qui s'oppose au principe du centralisme démocratique ») et la pratique réelle à propos du rôle majeur joué dans les réformes par la décentralisation et l'initiative des autorités locales qui en prennent à leur aise avec un tel principe. Cf. T. de Montbrial et P. Jacquet (édit.), « Le décollage de la Chine », *Ramsès 94*, Paris, Dunod (93).

(3) Cf. les travaux auxquels Mme Li a participé dans le cadre des programmes d'évaluation successifs des deux modèles déviants, menés à partir de 1982.



Depuis toujours, Sunan est connu comme « le pays où les hommes cultivent, les femmes filent et tissent », Wenzhou est réputé pour être « le pays des artisans et des commerçants ».

Pour briser l'exode rural et améliorer les rendements agraires, le XI^e Congrès du PCC (1978) adopte le principe d'une réforme du système économique rural. Elle voit le jour en 1982 et permet officiellement à chaque père de famille d'exploiter un lopin de terre et de vendre librement sa production. Cette évolution est idéologiquement tolérable puisque le collectif subsiste, même s'il est réduit à la taille de la famille. Mais comme la situation économique ne s'améliore pas, des paysans vont prendre l'initiative d'importer dans d'autres activités cette extension sémantique officiellement tolérée pour le monde agricole rendant visible un second modèle déviant de développement.

Dans le Wenzhou : le modèle des ateliers familiaux

Après les « usines rurales », des « ateliers familiaux » vont se créer dans la région de Wenzhou. Dans un premier temps, l'ancienne tradition locale de colportage renaît, les hommes faisant commerce de petits objets importés de pro-

vinces voisines. Dans un deuxième temps, les paysans vont fabriquer eux-mêmes des marchandises et enclencher ainsi une dynamique de marché à l'échelle nationale, les habitants des autres provinces venant peu à peu s'approvisionner dans la région de Wenzhou.

La construction d'une dizaine de halles couvertes témoigne de l'existence de systèmes industriels localisés (4). Les autorités centrales vont alors s'interroger sur cette déviance et sur une éventuelle résurgence du capitalisme à Wenzhou.

Le modèle le plus récent : l'industrie en « joint-venture »

La dynamique économique-politique comporte toutefois une autre phase car, dès la fin des années 80, le débat porte sur les *joint-ventures* avec des entrepreneurs capitalistes, Chinois émigrés pour la plupart. Le gouvernement central, comprenant que la stabilité politique (5) passe par le développement économique, préfère pactiser avec « le diable » afin de pouvoir conserver le contrôle de la politique et de l'économie en réalisant lui-même des investissements. C'est ce qu'il va faire dans le delta du Zhu Jiang (la Rivière des Perles), dès la seconde moitié des années 80. Le modèle de Zhu Jiang, dit « *d'industrie en joint-venture* », est la forme de développement économique la plus récente et la plus éloignée du modèle classique, dans laquelle certains voient un « *capitalisme rouge* ».

Les usines de ce type bénéficient des soutiens politique et économique de l'État, mais les approvisionnements et les débouchés proviennent, pour la plupart, de régions comme Hong-Kong, Macao et Taïwan. La production de ces usines répond, en effet, à des commandes extérieures passées par des entrepreneurs intéressés par le

(4) Au sens que lui donne J. Saglio in « Echange social et identité collective dans les systèmes industriels », *Sociologie du travail*, 4-1991.

(5) Le maintien des masses paysannes dans les campagnes est une contrainte politique millénaire de la Chine. Or, J.-L. Martin rapporte que le recensement de 1990 évalue à 20 millions d'individus la population en errance sur le territoire chinois, mais que « presque tous les observateurs estiment qu'il s'agit d'une sous-estimation grossière, la majorité des migrants ayant été comptabilisés selon leur état civil de ruraux, et que le véritable chiffre se situe autour de 70 millions. » *Op. cit.*, p. 258.

Yan Jisheng, dans le journal *Wenhui* de Shanghai, a écrit un article sur les paysans pauvres en quête de travail, qui sont 50 millions en temps normal et vont jusqu'à 80 millions en période de pointe. Cf. « 80 millions de paysans sur les routes », *Courrier international*, n° 139, 1^{er} juillet 1993.



L'ÉVEIL AU MARCHÉ

faible prix de la main-d'œuvre locale et, éventuellement, par la faiblesse du système de protection sociale légale (6). Pour la Chine, ce modèle d'entreprise permet d'importer des informations techniques et marchandes et de faire connaître à l'extérieur la nouvelle politique économique chinoise afin d'attirer progressivement les investissements financiers internationaux.

LES AUTORITÉS FACE AUX MODÈLES INNOVANTS

En 1992, Deng Xiaoping, ex-président du Parti Communiste Chinois, désigne la région de Shenzhen, située entre Hong-Kong et le Delta, comme modèle pour l'avenir de la Chine, exprimant ainsi sa position réformatrice face aux conservateurs communistes. Ce message officiel entérine une évolution idéologique qui déplace le débat de la question de la propriété des moyens de production à celle du bien-être du peuple. Cette position favorise de facto le développement des activités économiques purement privées.

Dans cette dynamique, la décision d'accepter ou d'interdire le modèle d'entreprise de Wenzhou, à la fin des années 70, va être un moment politique crucial. L'évaluation du modèle local commande, en effet, l'évaluation du système central d'économie planifiée antérieur. Or, il ne peut être question de remettre en cause le marxisme et de faire la démonstration de la supériorité d'une économie de type capitaliste. Le gouvernement central va donc envoyer des économistes enquêter sur place. Leurs analyses, s'appuyant sur les théories du « Capital », vont conclure que le modèle de Wenzhou relève bien d'une économie de type privé, à la différence du modèle de Sunan, dans la province sud du Jiangsu, expression d'une organisation de type collectiviste villageoise.

Ces conclusions rendues publiques, les responsables politiques de la province du Zhejiang, dont dépend la région de Wenzhou, eux-mêmes membres influents du Parti Communiste Chinois, vont demander une contre-enquête et envoyer sur place des sociologues, espérant ainsi sauver ces formes d'activité, indispensables au développement économique mais qui les mettent directement en cause. En 1985, M. Fei (7), connu pour ses positions favorables aux paysans, prendra localement la direction du travail d'évaluation. Il était déjà intervenu à propos des innovations du Sunan et avait contribué à faire accepter l'idée que ce type de production était bel et bien collectiviste. L'enquête menée dans le Wenzhou va conclure que ce modèle économique, adopté par les populations locales, leur est utile puisqu'il leur permet de se prémunir contre le dénuement (8).

En mettant l'accent sur la volonté et l'initiative du Peuple et sur la capacité de développement économique de ce modèle, M. Fei va éviter de remettre en cause les conclusions des économistes et d'aborder le problème politique de fond, à savoir la question d'une renaissance du capitalisme. On tolérera donc, à titre exceptionnel et localement, ce modèle issu de la volonté du peuple et de traditions régionales particulières, mais il ne devra, ni ne pourra, être généralisé.

Par ailleurs, la dynamique propre aux paysans de Wenzhou les avait amenés à élargir leurs activités : de commerciales, donc relevant d'une économie de type privé et prohibé, elles avaient inclus, en amont, la production de marchandises dans un cadre familial. Elles pouvaient donc passer pour appartenir à une économie de type collectif avec propriété indivise des moyens de production. On retrouvait ainsi un modèle dominé par le collectivisme, mais à maille familiale. Comme le modèle de Sunan et la réforme agraire étaient déjà légitimés, celui de Wenzhou pouvait devenir politiquement acceptable.

LES CONDITIONS DE L'ÉMERGENCE DU MODÈLE DES ATELIERS FAMILIAUX

À la fin des années 70, la grande masse des paysans – 80 % de la population chinoise totale – totalement privée de ressources monétaires, ne peut alors compter que sur la simple production agricole. À Wenzhou, où la surface cultivable moyenne par habitant (9) est de beaucoup infé-

(6) Cf. J.-L. Martin, *op. cit.*, p. 255.

(7) Mr. X. Fei : né en 1910, issu d'une famille de propriétaires fonciers du Sunan, a passé en 1935 sa maîtrise de sociologie à l'Université de Pinghua, puis est parti à Londres où il a passé son doctorat sur l'économie chinoise, sous la direction de B. Malinowski en 1938. Sa thèse, publiée en 1939, *Peasant life in China*, Routledge, n'a été publiée en Chine qu'en 1986. Cette même année, il accéda à la présidence du Parti Démocratique Chinois et à la vice-présidence de la Conférence consultative politique du peuple chinois.

(8) Le bien-être du peuple constituait l'un des « trois principes du peuple », fondement du programme politique de Sun Yat-sen en 1924. Ceux-ci, relus et réinterprétés par le PCC et devenus « les trois nouveaux principes », ont constitué la base politique de la coopération du PCC avec le Guomindang pendant la première guerre civile révolutionnaire. Mao Zedong n'hésite pas à utiliser cet argument pour légitimer la « terreur » qui régnait dans les campagnes, en 1927. Cf. le « Rapport sur l'enquête menée dans le Hunan à propos du mouvement paysan » (mars 1927) (*Œuvres choisies de Mao Tse-Toung*, t. 1, Éditions en langues étrangères, Pékin, 1976).

(9) Cette région est dans sa majorité couverte de montagnes et parcourue de rivières, il n'y a que 10 % des terres disponibles (SAU). La croissance démographique est un facteur aggravant.

rière à celle des autres régions chinoises, la pauvreté va bientôt atteindre un point tel que les paysans vont reprendre leurs activités traditionnelles, en dépit des mots d'ordre politiques.

Les prémisses

Traditionnellement, les gens de la région de Wenzhou sillonnent l'Asie en tant que marchands et colporteurs. Traditionnellement aussi, les paysans sculptent des petits objets en pierre tendre pour alimenter leur activité subsidiaire de colportage. À partir des années 80, lorsque le système économique commence à s'assouplir, ils vont donc rechercher du travail ailleurs, parfois aux marches de la Chine (Mongolie intérieure, Gansu), ces contrées, occupées par des minorités ethniques, étant moins soumises au contrôle politique. Certains vont y défricher, à leur profit, des terrains inexploités ; d'autres vont vendre leurs services et leur habileté manuelle (couture, réfection de matelas de coton, coutellerie, cordonnerie, meubles ou ustensiles de ménage en bambou, etc.), soit de façon itinérante, surtout dans les villes intérieures, soit en se fixant et en construisant des ateliers sur place (surtout aux frontières). Ces unités de production, tout à fait nouvelles pour eux, seront les prémisses des ateliers qui feront parler de Wenzhou plus tard, lorsque ces gens seront rentrés dans leur province.

L'exemple le plus connu date de 1979. Monsieur Wang, artisan ambulant d'origine paysanne, propose dans les villes et les villages la réfection de couvertures de coton. Il a un jour l'idée d'acheter des boutons dans la province de Jiangxi et de les revendre dans la province voisine, à Wenzhou, dont il est originaire. Il met donc son étalage dans le bourg de Qiaotou. Un an après, une centaine d'étalages de ce type s'y établit quotidiennement. En 1985, un grand marché spécialisé dans les boutons pour la confection, comprenant 700 étalages et boutiques y prospère. On y trouve 1 300 types de boutons différents et, lors de l'enquête menée par les sociologues de l'équipe de M. Fei, il est établi qu'ils proviennent de 300 usines situées dans toute la Chine. Le plus stupéfiant, c'est que 40 % de la production totale provient d'ateliers familiaux locaux, d'autant que ce bourg était, à l'origine, complètement isolé, sans voies de communication, ni infrastructures particulières, exceptée une route rudimentaire réalisée par les habitants pour rejoindre le réseau régional. Vu les difficultés à s'approvisionner en boutons, les clients – industriels du textile, grossistes et simples particuliers – commencent alors à affluer de toute la Chine et on construit des hôtels ainsi que d'autres infrastructures de service (transports des biens et des



personnes, nourriture, etc.). Le volume des échanges atteint alors journalièrement 160 000 Yuans (équivalent actuel d'environ 120 000 francs français) en argent liquide (10).

En l'absence de réaction des autorités locales, une dizaine d'autres grands marchés de ce type va alors se créer et se développer dans la région de Wenzhou. Chaque bourgade se spécialise dans une marchandise particulière : petits articles en bambou ou en plastique, petits objets métalliques, petits appareils électriques, fournitures pour la confection, tricots, imprimeries, etc. (11). Ces divers marchés vont se révéler tout aussi dynamiques que celui des boutons et être, eux aussi, à l'origine d'un développement économique local.

La fabrication de produits (étiquettes de marques de vêtements, ceintures en tissu, divers petits articles) est réalisée par les femmes, qui font marcher les machines tout en vaquant à leur ménage. En revanche, les affaires commerciales sont réservées aux hommes. Mieux à même de percevoir l'évolution des marchés, ils orientent l'évolution des produits. Le travail des femmes suit donc les directives masculines, conformément aux rapports traditionnels entre les sexes.



sion régionale notable. En 1985, la part de la production d'origine familiale dépasse 60 % de la totalité de la valeur produite d'origine agricole et industrielle (privée et publique) de la région. Ces résultats économiques sont pour beaucoup dans l'évolution du jugement politique sur la situation. Le débat sur le danger d'une renaissance du capitalisme continuant, les paysans sentent un flottement de l'État qui, n'interdisant pas, semble déjà presque autoriser et ils agissent désormais à leur guise. Certains responsables pensent même que cette forme d'activité est utile à la réforme globale du système économique chinois qu'ils souhaitent.

Le financement et la confiance

Leurs échoppes artisanales aux frontières de la Chine avaient permis aux gens de la région de Wenzhou de financer leurs activités de commerce inter-régional ; avec le pécule ainsi accumulé, ils vont maintenant disposer des sommes nécessaires pour créer, dans leur province d'origine, des ateliers familiaux de plus grande dimension.

Pour pouvoir acheter des machines, par exemple, certains entrepreneurs vont devoir emprunter de l'argent. Le système de crédit aux particuliers étant inexistant en Chine, les uns vont reprendre contact avec la famille et solliciter son bas de laine, la confiance étant alors suffisante pour obtenir des fonds. Les autres vont rechercher des associés, rémunérés au prorata des bénéfices réalisés ; dans ce cas encore, la confiance doit régner, confortée par un contrôle financier permettant aux associés d'apprécier l'honnêteté du solliciteur.

La question de la confiance comme mode de diminution de la « probabilité de risque associé à l'échange » (12) se pose d'autant plus qu'il n'existe pas, en Chine, d'institutions comptables effectives. C'est pourquoi des mécanismes traditionnels de relations sociales (13) se sont remis « naturellement » à fonctionner : recours au système du

Traditionnellement, les gens de la région de Wenzhou sillonnent l'Asie en tant que marchands et colporteurs. Traditionnellement aussi, les paysans sculptent des petits objets en pierre tendre pour alimenter leur activité subsidiaire de colportage.

Le contraste entre le délabrement des édifices publics et la prospérité affichée des maisons privées devient bientôt frappant : contrairement à ce qui s'était produit dans la région du Sunan, la réussite se donne ici à voir dans la remise en état des maisons familiales. De nouvelles constructions surgissent même en quelques années pour servir tout autant à la production et au commerce qu'à l'amélioration de l'habitat.

Le succès des ateliers familiaux va être incontestable et cette renaissance des activités subsidiaires au foyer traditionnel va connaître une grande diffusion. En 1985, 133 000 ateliers étaient recensés dans la seule région de Wenzhou. On ignore actuellement quelle masse ils représentent sur l'ensemble du territoire chinois. Grâce à ces activités, le développement économique de la région a pris un essor prodigieux, et le rythme de croissance a été si rapide qu'on a du mal à imaginer aujourd'hui la situation de cette région à l'époque où de nombreux paysans en étaient réduits à la mendicité. Comparé à celui de 1978, le revenu moyen par habitant a été multiplié par trois en 1980. Pourtant, ce n'est qu'après 1984 que ce genre d'activités familiales va connaître une diffu-

(10) Cf. « Visite dans le Wenzhou » X. Fei, in *Recherches de la côte pacifique à la frontière himalayenne*, Shanghai, 1990.

(11) Il s'agit donc bien de « districts industriels » de type italien au sens défini par Beccatini puisqu'on a « à la fois une spécialisation productive et une appartenance à une localisation », Cf. J. Saggio, *op. cit.*

(12) Cf. B. Baudry, « De la confiance dans la relation d'emploi ou de sous-traitance », in *Sociologie du travail*, n°1-1994.

(13) Comme quoi ce sont les modèles d'échanges sociaux qui semblent précéder les échanges économiques, au sens de P. Blau. Cf. J. Saggio, *op. cit.*

hui (14), mécanismes de création d'obligations réciproques et phénomène de la dette éternelle.

Très tôt, les formes traditionnelles de solidarité ont été combattues par le Parti qui entendait exercer à son profit un contrôle social fort, induisant des relations toujours teintées de méfiance, même au sein de la famille. Chacun entretient alors des relations avec son entourage que l'on peut représenter (15) par des cercles concentriques, la confiance diminuant du plus central au plus éloigné : d'abord, le conjoint et l'enfant, puis les parents et beaux-parents, ensuite les grands-parents et autres membres de la parentèle, enfin, les relations créées dans des sphères originales différentes : le village, l'école, le service militaire ou le travail. C'est parmi ces dernières que vont se recruter les partenaires de la relation indéfinie des obligations réciproques ou de la « *dette éternelle* ».

Lorsque vous avez besoin d'un service particulier, vous allez demander à quelque connaissance bien disposée à votre égard qu'elle vous aide. Ce faisant, vous vous mettez dans la situation de rendre ce service à la prochaine occasion. Voilà le phénomène de la « *dette éternelle* » enclenché : un mécanisme de dons et de contre-dons sans fin, une création d'obligations réciproques, chacun devant, pour continuer à entretenir de bonnes relations, toujours mettre un peu plus, sauf à perdre la face. Par ce jeu très social et traditionnel, qui s'inscrit tout à fait dans les analyses de Marcel Mauss (16) sur le potlatch, vous pouvez recruter des partenaires financiers qui finiront par accepter de vous prêter les compléments de capitaux qui vous manquaient pour monter votre outil de production.

Un exemple récent de mise en œuvre de ce mécanisme amico-commercial a été donné par les constructeurs automobiles japonais qui ont donné une dizaine de voitures aux hauts cadres dirigeants du pays, les mettant ainsi dans l'obligation de leur donner l'autorisation de vendre d'autres véhicules, au titre de leur « *amitié* » nouvellement scellée.

Où acheter des biens d'équipement ?

Dès 1985, une centaine de milliers de paysans-commerçants ambulants sillonnent la Chine, en chemin de fer, en autobus et à vélo. Ils accumulent alors une masse considérable d'informations sur les ressources du territoire national, qu'ils vont mettre à profit lors de la création de leur atelier familial. Ils savent dans quels grandes villes et centres industriels, il est possible de trouver matières premières et machines. Ils sont alors au cœur des réseaux qu'ils contribuent à créer et à animer, mettant en relation les marchés officiel et

non officiel, la demande réelle et l'offre potentielle. Ils animent donc le marché en tant qu'intermédiaires et créateurs de biens demandés par une population solvable : biens de consommation, mais aussi biens de transformation et de production qu'ils font circuler à l'intérieur de la Chine.

Petit à petit, les villages dépendants de quelques colporteurs vont se spécialiser dans des productions spécifiques, en mettant à profit les relations, la connaissance et le savoir-faire de leur concitoyen, paysan-voyageur de commerce. Puis, le nombre grandissant d'ateliers familiaux fait, qu'au village, on ressent le besoin d'instaurer une « *bourse* » d'échange d'informations sur les fournitures : machines, produits consommables, organes de machines, matières premières, etc. Aussi voit-on, sur les places, des panneaux d'affichage se dresser, sur lesquels des villageois mais aussi, plus tard, des « *étrangers* », viennent épingler leurs offres et leurs demandes, y compris pour la « *location* » de wagons vides, obtenus le plus souvent grâce à la complaisance des fonctionnaires du chemin de fer.

Pour les machines, les choses ne sont pas faciles, car il n'existe pas de marché domestique pour de tels produits. Aussi, imaginons l'exemple de M. Tupeng, qui fait fortune dans l'industrie du plastique, afin de voir comment il s'y prend.

Parti du simple colportage d'objets fabriqués à Shanghai et décidé à créer un atelier artisanal dans sa famille, M. Tupeng remonte toute la chaîne de production à partir du magasin public qui l'approvisionne en boîtes alimentaires en plastique. Pour obtenir ses informations, il met à contribution les employés auxquels il achète habituellement. Fort des adresses qu'il a réussi à obtenir, il se rend dans les usines publiques où l'on fabrique ces fournitures afin de savoir comment et où il pourra se procurer les machines nécessaires à la fabrication. Il commence par y aller en simple acheteur, afin de rencontrer la personne qui est en charge de cette fonction. Il laisse ses coordonnées à cette personne, en lui proposant de devenir un client régulier et, pourquoi pas, de distribuer les produits de l'usine. Cette proposition va dans le sens des intérêts de cet établissement public car, produisant des objets de faible valeur, il n'est pas un fournisseur

(14) Ce système de financement traditionnel, qui repose sur un réseau social et financier, présente quelques analogies avec les tontines africaines. Cf. A. Henry et al., *Tontines et Banques au Cameroun*, Paris, Karthala, 1991. Pour une description du système du *Hui*, cf. Th. Pairault, « L'Épargne-investissement – une forme d'entraide financière : la tontine de crédit dans la communauté chinoise de Paris », *Revue TDF*, n°19, juin 1990 et J.-P. Hassoun, « Des patrons "chinois" à Paris », *Revue française de sociologie*, janv.-mars 93.

(15) X. Fei, *La Chine rurale*, Shanghai, Éditions de l'Observation, 1948.

(16) M. Mauss, « Essai sur le don - Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », in *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1960.



L'ÉVEIL AU MARCHÉ

« privilégié » des autres magasins publics. Or il cherche à élargir ses débouchés.

Une fois les relations individuelles établies et le système d'obligations réciproques enclenché, les demandes de M. Tupeng changent de nature. Il se débrouille pour rencontrer le responsable des achats de l'usine et créer des liens privilégiés avec lui. Il obtient que l'usine achète une nouvelle machine, prétextant la vétusté de l'une d'entre elles mais, finalement, on réussit à restaurer l'ancienne. La nouvelle machine devient un fardeau financier qui immobilise beaucoup d'argent. M. Tupeng se fait une joie de rendre service à ses nouveaux amis en transportant cette machine, neuve mais inutilisée, dans sa famille – contre rétribution, évidemment !

Dans ce cas, M. Tupeng est englué dans une dette réellement éternelle. Il y a des cas où les responsables des usines se contentent de revendre la machine ancienne et de garder la nouvelle. Ce faisant, il n'est pas impossible de revendre à une personne privée cette machine en-dessous du cours estimé. L'acheteur « renverra l'ascenseur » au responsable des achats en lui donnant une somme occulte supérieure à celle a priori gagnée. Tout le monde y trouve son compte. Le problème consiste à trouver le bon interlocuteur et le plus haut degré hiérarchique n'est pas nécessairement le plus efficace. Il faut trouver le bon niveau d'opérationnalité, ici, le responsable direct des achats. Il en est de même pour toutes les opérations, y compris celle du transport, qui nécessite qu'on prenne quelques précautions vis-à-vis des autorités officielles. Il faut trouver un transporteur qui, en camion ou en bateau, puisse vous rendre ce service de venir vous livrer discrètement à domicile une machine pour-tant peu dissimulable.

Vous avez chez vous l'outil de production, vous vous êtes débrouillé grâce à des moyens du même ordre pour vous procurer des matières premières, mais il vous manque encore le savoir-faire. Que faites-vous ?

Vos relations vous sont encore précieuses, qui vous permettent de retrouver un

ancien ouvrier ou technicien à la retraite, suffisamment valide et disponible pour venir chez vous, « en vacances », vous former au bon fonctionnement de la machine. Plus vous aurez été généreux avec vos connaissances de l'usine et plus vous serez en mesure de décider un retraité compétent à venir chez vous. Comme le dit l'expression chinoise : « *Par l'argent, je construis mon chemin* ».

Vous voilà devenu entrepreneur en matières plastiques ; votre famille produit des milliers de boîtes alimentaires. Il vous faut maintenant les vendre. Votre capacité à voyager et à les placer n'est pas suffisante, aussi encouragez-vous tous les hommes de votre famille à voyager eux-mêmes, leur confiant votre précieux carnet d'adresses et de relations. Mais il vous manque de la main-d'œuvre à la maison. Aussi allez-vous embaucher quelques paysans pauvres des montagnes pour vous suppléer. Évidemment, n'importe qui ne peut entrer à votre service domestique alors que c'est strictement interdit ! Il faut une confiance totale, de façon à ne pas introduire chez vous un indélicat et que, réciproquement, votre ouvrier « au noir » soit certain d'être payé et pris en charge au moindre ennui. Là encore, les relations d'obligé à obligé jouent à fond, et la solution la plus commode consistera à désamorcer ce problème épineux en le dissolvant dans le cadre des relations familiales. Par exemple, si vous avez une fille à marier, rien ne vous agréera mieux que de faire venir votre futur gendre afin qu'il montre de quoi il est capable. Tout le monde s'assure ainsi de chacun et on échappe à la relation d'exploitation capitaliste de la force de travail puisque tout reste en famille (17).

(17) Ce problème évoque les analyses qu'a faites P. Bourdieu des stratégies matrimoniales des paysans béarnais, et notamment celle du mariage d'un cadet avec une « héritière » dans la famille de laquelle il va s'installer (au lieu que ce soit l'épouse qui vienne chez son mari) et où il devra faire la démonstration de « *sa force de production et de reproduction* » (p. 265) s'il ne veut pas être subordonné jusque dans son nom propre à la famille qui l'accueille en étant désigné par son appartenance à l'autre famille : « Jean de la maison Tinou », in *Le sens pratique*, ch. 1.



Très tôt, les formes traditionnelles de solidarité ont été combattues par le Parti qui entendait exercer à son profit un contrôle social fort, induisant des relations toujours teintées de méfiance, même au sein de la famille.



Ce décollage économique s'est réalisé, paradoxalement, grâce à un retour à la tradition ancestrale qui a pu fournir des répertoires comportementaux permettant la communication et le rétablissement d'un minimum de confiance dans les relations sociales.

Vous pouvez donc vous consacrer à la vente de vos produits. Les acheteurs, une fois le marché villageois créé, viennent d'eux-mêmes à vous, de toute la Chine. La notoriété du marché local fait même se déplacer les acheteurs des gros marchés qui représentent les manufactures et les magasins collectifs publics. Une véritable économie parallèle se développe donc, sans factures, et dans laquelle on paie comptant, en liquide.

Toutefois, la dynamique de l'abondance, une fois créée, va se développer et avoir des conséquences sur la formulation de la demande. Le goût des consommateurs va se développer et orienter l'ensemble du processus. La diversité des produits va devenir un impératif commercial : fini, les boîtes standard, il faut de la fantaisie, de la couleur et de nouveaux modèles, plus pratiques. Notre entrepreneur devra donc se mettre à l'écoute du marché et savoir faire évoluer sa production et son outil en conséquence. C'est toujours au marché qu'il va apprendre et saisir les évolutions demandées. On a décidément quitté l'économie de pénurie, tout du moins en ce qui concerne cet objet de consommation courante.

Voici un long chemin parcouru par notre colporteur devenu entrepreneur ; ses réussites en affaires ont prouvé sa compétence. Le cas de M. Tupeng n'est certes pas celui de tout Chinois, mais il n'est pas non plus un cas isolé. La réussite économique de la région en témoigne. Les activités des paysans entrepreneurs de la région de Wenzhou sont en effet très diversifiées et connaissent peu de frontières puisqu'ils sont même sous-traitants pour le compte d'entreprises publiques nationales ou locales. On les a vu imprimer, par

exemple, des documents officiels comme la carte de travail pour l'administration publique provinciale, des étuis pour cartes d'identité ou des plaques officielles telles que celles qui portent le nom de rues ou de bâtiments comme l'Assemblée Populaire Nationale, etc. ; toutes marchandises dont ils allaient jusqu'à assurer l'expédition par chemin de fer !

DÉVELOPPEMENT ET DÉPASSEMENT DU CADRE FAMILIAL

Ce décollage économique, tout comme celui des usines rurales du Sunan d'ailleurs, s'est réalisé, paradoxalement, grâce à un retour à la tradition ancestrale qui a pu fournir des répertoires comportementaux permettant la communication et le rétablissement d'un minimum de confiance dans les relations sociales (18). Il n'est, somme toute, pas étonnant que, s'agissant de l'émergence d'entreprises familiales, ce soient des formes familiales traditionnelles qui aient prévalu. Cependant, la dynamique de développement que nous avons retracée, du fait même de sa réussite, a amené ces entreprises à ne plus être contenues dans – et par – le cadre familial initial. La tradition est malmenée par les pratiques des acteurs. La logique sociale appelle une émancipation des tutelles anciennes.

Traditionnellement, la cellule familiale crée des obligations fortes (19). Ainsi, en Chine, on a toujours considéré que « *de la faute du fils, le père est coupable* ». Le père est responsable de la



bonne éducation de son fils et donc, éventuellement, de sa mauvaise conduite. Il est admis que la gestion de la famille dépend des parents : elle constitue un élément essentiel de la vie sociale. C'est en fonction du degré de parenté que l'on détermine les différentes obligations morales qui lient les Chinois entre eux. Les droits et les devoirs entre les êtres humains ont d'abord été forgés dans le cadre des relations familiales, puis ils s'étendent aux autres relations sociales. Les critères moraux qui régissent les relations entre parents et enfants sont la piété filiale et la soumission ; pour les relations entre amis, le critère principal est la fidélité.

En cas de différend, l'intensité des critiques est fonction du degré de parenté. Comme les plus jeunes ne peuvent pas critiquer les aînés de leur famille, ce que fait le chef de la famille doit être assumé par tous ses membres. En revanche, on peut critiquer le comportement d'une personne si l'on est son aîné, ou si elle appartient à un autre réseau. Étant données ces traditions, il est très difficile de remettre en question l'ensemble du clan familial. Le pouvoir paternel jouant un rôle très important, les personnes âgées ont un fort pouvoir de contrainte sur les jeunes et les aînés sur leurs cadets.

Les comportements sont réglés par des critères moraux qui fonctionnent comme des lois informelles, acceptées par tous. Ainsi les parents sont-ils investis d'un certain nombre de responsabilités vis-à-vis de leur fils et notamment en ce qui concerne son mariage. C'est là affaire grave puisqu'il s'agit de perpétuer la famille. C'est un devoir de piété filiale envers les ancêtres. Aussi, pour ne pas perdre la face et continuer à être respectés par les autres, pour ne pas être considérés comme traîtres par les membres de leur communauté, ni faillir à leur réputation, les parents essaient toujours d'imposer des règles de conduite à leurs enfants et d'anticiper sur leur volonté propre. Non seulement il leur faut intervenir dans le choix du conjoint, mais encore envisager l'avenir de la famille et les moyens économiques de subsistance qui permettent de fonder le foyer. Ces obligations morales sont fondées sur des règles confucéennes traditionnelles qui ne traduisent guère le caractère « *bienveillant* » de la société, mais, au contraire, son aspect « *sauvage* » et même « *cruel* » aux yeux du monde moderne occidental, dans la manière dont elles modèlent la conduite des jeunes sur celle des aînés. Cette régulation sociale s'opère en dehors de tout contrôle législatif, évidemment. Par exemple, un père qui s'estime déshonoré par son enfant peut lui infliger des sévices corporels graves, sans que personne n'intervienne ou ne parle. C'est pourquoi il faudrait qualifier cette société d'autoritaire et de peu administrée.

Bien que le commerce exige des rapports contractuels et qu'il soit en plein essor dans la région de Wenzhou, l'influence des règles traditionnelles n'a pas diminué, comme d'ailleurs dans

toute la Chine. Sur le plan du management, les paysans-marchands sont habiles à s'autoriser des principes anciens pour traiter différemment l'intérieur et l'extérieur de la famille, partant du principe des cercles concentriques. Tant dans les industries familiales que dans les petits commerces, l'exploitation s'effectue sans respecter les lois sociales officielles, mais en se basant sur une forte « hiérarchie » de type traditionnel. La plupart du temps, par exemple, le travail est payé au comptant et le contrat n'est pas rédigé : traditionnellement, il n'y a ni chèque, ni habitude de l'écrit chez les paysans chinois. De même, pour accorder un prêt ou faire un emprunt, on fait confiance à la réputation personnelle de l'emprunteur, fondée sur le respect passé des engagements, versus le devoir de « face gardée » ou encore sur l'origine sociale et l'histoire de la famille. C'est pourquoi il est très difficile d'exercer un contrôle sur les comptabilités de ces entreprises et de connaître réellement la quantité des capitaux qui circulent.

Pourtant, la mobilité observée chez les employés montre qu'ils ont la possibilité de changer d'emploi à tout moment si la rémunération ou l'environnement du travail ne leur plaisent pas. On a même déjà vu des cas de grève (20). Les patrons et les paysans-marchands, quant à eux, préfèrent qu'il n'y ait pas de législation sociale à observer et discuter, en cas de problème, avec les parents des employés. Ils disent souvent : « *Quand le Bonze (bouddhiste) a disparu, il y a son maître au Temple qui est toujours là* ». Ce qui veut dire que même si les enfants s'enfuient, il est toujours possible pour l'employeur d'aller trouver leurs parents chez eux.

Toutefois, ce mode d'organisation des relations donne aux entrepreneurs quelques soucis quant au développement futur des affaires fami-

(18) Il s'agit, en fait, d'une réactivation du confucianisme, combattu depuis 1949. Le confucianisme est une philosophie – et non une religion – une morale de l'action qui vise à un fonctionnement harmonieux des rapports sociaux dans un monde caractérisé au contraire par sa cruauté : une mer d'amertume. Il est donc avant tout une pratique sociale et comportementale fondée par les « *cinq relations primordiales qui organisent le monde des hommes : l'amour entre le père et le fils, l'harmonie entre le mari et la femme, le respect entre les frères cadets et les aînés, l'affection entre les amis et l'obéissance entre les sujets et le prince* ». Cf. M. Devere, *op. cit.* et aussi « *Négocier à la chinoise* », *Etudes*, oct. 1988. (19) C'est l'une des raisons, d'ailleurs, pour lesquelles tous les communistes intégraux ont souhaité briser cette cellule et mettre en place une éducation réellement collective : depuis Platon jusque dans la communauté d'Oneida fondée et dirigée par John Humphrey Noyes de 1848 à 1880 (Cf. Pierrepont B. Noyes (1978), *La maison de mon père*, Paris, Balland-France Adel).

(20) Par exemple, lors d'une enquête menée dans une usine collective de Sunan, Li Youmei avait observé qu'une jeune ouvrière maltraitée avait réussi à solidariser ses camarades et à arrêter les machines pendant quelques heures, bien que le directeur de l'usine ait été de la génération de leurs parents.



Henri Cartier-Bresson/MAGNUM PHOTOS

liales, car le patron a des obligations vis-à-vis de ses enfants. Il doit notamment participer aux frais de leur mariage. Or la croissance accélérée du niveau de vie a provoqué une très forte augmentation des dépenses liées à cette cérémonie. Les capitaux familiaux sont devenus un critère très important pour la famille qui veut sélectionner un conjoint.

Dans ce contexte, les patrons et les marchands, en tant que chefs de famille, essaient de créer avec leurs employés dévoués des liens privilégiés en en faisant des quasi-membres de la famille. Pour ce faire, ils reprennent la tradition ancestrale de patronage qui liait certaines familles riches à

d'autres, pauvres. Ils développent avec des familles nécessiteuses des montagnes (qui, bien souvent, ont, elles, plusieurs enfants) des liens de parrainage. Ils leur confèrent donc la qualité de filleuls afin d'asseoir le fonctionnement de la production (21). À leurs yeux, la création de ces nouveaux types de rapports familiaux leur permet de prolonger une certaine forme d'organisation sociale et, ainsi, de conserver leur pouvoir.

(21) Il faut noter qu'une telle institution existait de façon encore très vivace dans la France du XIX^e siècle.



L'ÉVEIL AU MARCHÉ



Cependant, l'introduction de ces nouveaux rapports familiaux a entraîné, peu à peu, des changements dans les rapports humains, du fait que la nouvelle famille n'est plus une organisation des parents liés par le sang et que les relations sociales deviennent plus complexes. La peur « *d'arrêter les comptes* » est apparue, ce qui montre qu'on commence à douter de la confiance qu'on peut accorder aux autres. On constate aussi que la puissance traditionnelle des liens familiaux perd de plus en plus de sa force, le fils pouvant quitter son père pour s'occuper de sa propre affaire, ailleurs. Celui-ci, n'ayant pas droit de critique, est en effet tenté de partir à l'aventure pour son propre comp-

te. Quant au père, il lui est difficile de fuir sa responsabilité vis-à-vis de sa famille, puisque son devoir consiste à pourvoir aux besoins de ses enfants.

Mais le développement des affaires familiales, tout comme celui des usines rurales, d'ailleurs, atteint un point critique car il nécessite l'introduction de nouveaux membres « adoptifs », à savoir les employés. Les conséquences en sont incalculables. Le système de la dette de reconnaissance ne peut plus fonctionner quand le nombre de membres adoptifs et des nouveaux employés, étrangers à la famille, augmente trop. Le type de relations traditionnelles, fondées sur les liens du sang, l'autorité des anciens, la confiance et la fidélité, change lui aussi, passant d'une confiance aveugle et non-discutée qui crée des liens de dépendance et de dévouement réciproque totaux à une contractualisation critique et plus opportuniste basée, de plus en plus, sur la compétence.

L'augmentation de taille des unités de production et le passage de l'atelier artisanal à l'usine, même petite, amènent une complexification de la structure sociale et mettent à mal le système. Les premiers signes de malaise sont la diminution de l'autorité du père et le départ, en solitaire, du fils. L'atelier familial de Wenzhou, tout comme l'usine rurale de Sunan, évoluent vers un modèle dépersonnalisé d'usine collective, ce qui remet en cause les fondements mêmes du système relationnel, base de leur réussite économique.

Une révolution comportementale est donc en route. Le monde s'ouvre à la liberté de penser et d'agir par soi-même, en rompant les liens traditionnels. On assiste, en effet, à la montée de l'individualisme, effort de libération des tutelles traditionnelles et idéologiques, qui brise les liens hiérarchiques familiaux et hiérarchico-politiques ; on voit se développer l'égalitarisme, corrélatif d'une démocratisation des mœurs, comme l'avait, en son temps, observé Tocqueville (22) ; on assiste au passage d'une société communautaire autarcique à une société de marché atomistique et, corrélativement, au passage du statut d'agent à celui d'acteur individuel et de décideur socio-économique.

Le développement des modèles de Wenzhou et de Sunan montre l'importance des transformations de la société et de l'économie chinoises d'aujourd'hui. La société rurale traditionnelle évolue, pour laisser place à une autre forme de socialisation, dans laquelle l'introduction d'éléments nouveaux ébranle les traditions. Toutefois, il résulte de ces expériences que les paysans de Wenzhou et de Sunan ont, avec patience, intelligence et ténacité, fait leur apprentissage et, par

On assiste au passage d'une société communautaire autarcique à une société de marché atomistique et, corrélativement, au passage du statut d'agent à celui d'acteur individuel et de décideur socio-économique.

(22) Cf. *De la démocratie en Amérique*, notamment II^e partie, ch. I : « *Pourquoi les peuples démocratiques montrent un amour plus ardent et plus durable pour l'égalité que pour la liberté* ».

effet d'entraînement, permis le développement dans toute la Chine d'un libéralisme économique interstitiel au régime monopolistique et collectif antérieur.

SAUVER LE MODÈLE

De l'ensemble de ce mouvement socio-économique, on peut tirer quelques éléments de réflexion plus généraux sur deux points qui, d'ailleurs, sont liés : la renaissance des marchés et, tout en innovant, la capacité spécifiquement chinoise à « sauver le modèle ».

Une conséquence, pour le moins inattendue, mais immédiate, de la révolution culturelle a été, nous l'avons montré, la naissance d'un marché interne en Chine. En effet, avec l'apparition d'ateliers collectifs à Sunan, que Pékin a bien dû tolérer, on a réussi à faire face aux carences du système de production et de distribution planifiées. Dès lors, non seulement les acheteurs ont pu diversifier leurs sources d'approvisionnement mais, surtout, les producteurs ont eu le choix de donner leurs produits à l'un ou à l'autre système de transformation (23). De plus, en créant du travail de proximité, les paysans ont pu choisir d'aller vers des activités plus rémunératrices. Les cultivateurs ont préféré se faire ouvriers. Ouvriers, ils ont découvert la mobilité liée à la qualité de l'offre de travail. Cette défection paysanne a pesé sur la première réforme du système de production agricole depuis la collectivisation des terres de 1953 (24). Cette retouche institutionnelle témoigne des difficultés du centre politique face à la renaissance d'un marché que les marxistes (y compris Marx lui-même) voulaient par-dessus tout éradiquer : le marché de la main-d'œuvre.

Ce phénomène a été d'autant plus amplifié que, donnant des ressources et donc de l'autonomie aux collectivités locales qui innovaient, il a été mis en oeuvre à tous les échelons administratifs et politiques du pays. Ce faisant, il a introduit la concurrence entre entreprises collectives. Il faut donc conclure de ce mouvement de développement que ce n'est pas la collectivisation des moyens de production qui élimine le marché, mais la capacité de l'Etat à planifier et à organiser strictement la production et la distribution, c'est-à-dire à mettre en place une économie dirigée, totalement contrainte (25), à faire de « l'économie entravée », aurait dit B. de Jouvenel (26). À terme, la possibilité de maintenir un tel monopole n'est possible que si la situation est acceptable, sinon satisfaisante, pour les populations. À l'évidence, on assiste donc bien à « l'érosion de la capacité totalitaire du régime » (27).

Finalement, Tian'an Men témoigne de l'impuissance des autorités centrales qui, tout en

laissant aller les pratiques des « paysans », cherchent paradoxalement à gouverner par l'idéologie pour sauver le modèle marxiste. Mais, en acceptant les innovations organisationnelles pourvu qu'elles préservent formellement la « propriété collective des moyens de production », elles laissent les entreprises locales prendre l'initiative du développement économique. Tant que les autorités de Pékin n'en auront pas repris la maîtrise, elles seront tentées par la régulation sanglante (28). •



(23) Dans une filature de soie à Sunan, on a pu observer que les meilleurs cocons étaient destinés en priorité à l'usine de la commune rurale, le reste allant aux manufactures d'État. Li Youmei, *Gestion administrative d'une usine publique chinoise - la filature de soie Zhenfeng (District Wujiang ; Province de Jiangsu)*, monographie, avril 1993, CSO, et *Industrialisation rurale et mutation économique - Thèse pour le doctorat de l'IEP de Paris, 1994.*

(24) Nous nous inspirons ici des analyses d'Albert Hirschman qui, en des termes similaires, rend compte de l'effondrement du mur de Berlin, résultat de la défection silencieuse des populations de la RDA qui, au printemps 1989, préféraient s'expatrier via la Hongrie et la Tchécoslovaquie, vers des contrées jugées plus clémentes.

Cf. « Défection, prise de parole et destin de la République Démocratique Allemande. Essai d'une histoire conceptuelle », in *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 121, juil.-août 1992.

(25) Cette disposition économique n'est pas l'apanage des régimes type démocratiques populaires. En effet, dans les pays occidentaux, c'est une orientation qui peut être prise de façon sectorielle, avec des résultats, d'ailleurs, le plus souvent tout aussi aléatoires. Il n'y a qu'à songer, en France, à la carte sanitaire, qui vise à créer des monopoles de soins territorialisés. Pourtant le malade a, et prend, la liberté de choisir son médecin. C'est pourquoi les habitants du nord du département de l'Yonne, par exemple, vont plutôt se faire soigner dans les hôpitaux parisiens que dans ceux de leur capitale régionale, Dijon.

(26) B. de Jouvenel, *L'économie dirigée*, Paris, Librairie Valois, 1928, p. 131.

(27) J.-L. Domenach, « La Chine, ou les tribulations du totalitarisme », M. Grawitz et J. Leca (dir.), *Traité de Sciences Politiques*, t. III, Paris, PUF, 1985.

(28) Les expériences de *joint-ventures*, qui témoignent de la volonté d'ouverture des autorités centrales, ne semblent pas réussir autant qu'il était souhaité à faire évoluer le modèle relationnel bureaucratique et politisé antérieur.

Cf. J.-F. Huchet et Li Zhaoxi, « *Joint-ventures et modernisation de l'industrie électronique en Chine* », *Sociologie du travail*, n°2-1992 et Yu Shuo, dans ce numéro.